

## Introduction\*

M'étant intéressée pendant plusieurs années à l'Italie ostrogothique et à l'évolution des recherches consacrées à ce royaume romano-barbare aux v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles<sup>1</sup>, j'ai pensé qu'il serait utile de tourner mon regard vers la Gaule du Sud et de travailler sur ce que l'on a coutume d'appeler le royaume wisigothique de Toulouse. Car, même si cela peut paraître étonnant, ne sont parus ces dernières années sur le sujet, depuis l'ouvrage de M. Rouche sur la naissance de l'Aquitaine médiévale en 1979 et la traduction en 1990 de l'ouvrage d'ensemble de H. Wolfram sur les Goths<sup>2</sup>, que des ouvrages ou gros articles en langues étrangères, essentiellement en anglais dont nous parlerons plus loin, mais en Français, uniquement des livres de vulgarisation<sup>3</sup>.

La Gaule du Sud au v<sup>e</sup> siècle en général et l'Aquitaine wisigothique en particulier demeurent si peu étudiées en France qu'il a pu être dit, lors d'un important colloque sur les Wisigoths, « *that the real problem was that French archaeologists were not interested in Visigothic, but in Gallo-Roman aristocratic remains...* » (Heather P. [éd.], *The Visigoths from The Migration Period to The Seventh Century. An Ethnographic Perspective*, rencontre de San Marino, San Marino, 1999, p. 476). Je pense que ce point de vue critique pourrait désormais ménager certains archéologues qui, depuis deux décennies, ont délaissé la fouille des grandes *villae* du sud-ouest pour celle des nécropoles et des habitats ruraux de l'Antiquité tardive mais qu'en revanche, il pourrait

\* Pour les ouvrages cités en notes, se reporter en fin de volume à la bibliographie pour l'indication des éditeurs.

1. DELAPLACE Ch., « Théodoric le Grand et le maintien de la culture romaine dans l'Italie ostrogothique », *Le Jardin des Antiques*, Bulletin des Amis du Musée Saint-Raymond de Toulouse, 22, 1997, p. 13-19; *idem*, « La "Guerre de Provence" (507-511), un épisode oublié de la domination ostrogothique en Occident », dans *Romanité et cité chrétienne. Permanences et mutations, intégration et exclusion du I<sup>er</sup> au VI<sup>e</sup> siècle*, *Romanité et cité chrétienne, Mélanges en l'honneur d'Yvette Duval*, Paris, 2000, p. 77-89; *idem*, « La Provence sous la domination ostrogothique (508-536) », *Annales du Midi*, 244, 2003, p. 479-499; *idem*, « De l'Université au monastère : Cassiodore, Boèce, Symmaque et le maintien de la culture antique dans l'Italie du VI<sup>e</sup> siècle », éd. PAILLER J.-M., PAYEN P., *Que reste-t-il de l'éducation classique ? Relire « le Marrou » Histoire de l'Éducation dans l'Antiquité*, Toulouse, 2004, p. 171-184; *idem*, « Une décennie de recherches historiques sur l'Italie ostrogothique », *Antiquité tardive*, 12, 2004, p. 393-404; *idem*, « La Provence dans la géostratégie des royaumes wisigoth et ostrogoth (475-536) : une occupation décisive pour la Gaule du Sud à l'époque mérovingienne », *La Méditerranée et le monde mérovingien : témoins archéologiques*, XXIII<sup>e</sup> Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Arles, 11-13 octobre 2002, Aix-en-Provence, 2005, p. 45-51; *idem*, « Wisigoths et Ostrogoths en Gaule et en Espagne (411-534) », éd. BOURGEOIS L., *Autour de la bataille de Vouillé : Francs et Wisigoths (507-2007)*, XXVIII<sup>e</sup> Journées internationales d'archéologie mérovingienne (Vouillé-Poitiers, 28-30 septembre 2007), Saint-Germain-en-Laye, Mémoires de l'Association française d'archéologie mérovingienne, XXII, p. 15-18.
2. ROUCHE M., *L'Aquitaine des Wisigoths aux Arabes 418-781. Naissance d'une région*, Paris, 1979; WOLFRAM H., *Histoire des Goths*, Paris, 1990 (1<sup>re</sup> éd. franç.).
3. SCHMIDT J., *Le Royaume wisigoth d'Occitanie*, Paris, Perrin, 1992, rééd. 1997; R. MUSSOT-GOULARD, *Les Goths*, Biarritz, 1999; LABOUISE G., *Les Wisigoths. Peuple nomade, peuple souverain (I<sup>er</sup>-VIII<sup>e</sup> siècle)*, Portet-sur-Garonne, 2005.

s'appliquer davantage aux historiens, peu nombreux à s'intéresser à l'histoire événementielle des <sup>v</sup><sup>e</sup> et <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècles. C'est une lacune dont je reparlerai plus loin<sup>4</sup>.

Au départ de ma recherche, je n'avais pas d'idée préconçue. J'étais certes nourrie des concepts de la « Late Antiquity » et je ne concevais pas les relations entre les Wisigoths et Rome comme avaient pu le faire les historiens partisans de la thèse invasionniste. Mais la notion de *regnum* pour désigner leur installation en Aquitaine en 418 ou la conquête de l'Auvergne telle qu'elle était décrite par les historiens à partir de leur lecture du témoignage de Sidoine Apollinaire revisité par Grégoire de Tours, ne me semblaient pas *a priori* des faits historiques contestables. Néanmoins, j'avais été depuis si longtemps interloquée par la divergence entre le récit de Grégoire de Tours et celui de Procope des événements liés à la bataille de Vouillé comme par le peu de sources contemporaines pouvant corroborer l'idée de la naissance d'un *regnum* indépendant des Wisigoths en Aquitaine en 418, que je commençais à douter de l'interprétation traditionnelle des événements<sup>5</sup>. Le plus simple consistait donc à tout reprendre en détail, à s'obliger à la rigueur de tout vérifier à nouveau, tant les sources que les traductions proposées, tant les événements que la longue chaîne de commentaires qui avaient pu être élaborés à partir de ces derniers. C'est ainsi que j'ai considéré que seule l'histoire événementielle pourrait résoudre les difficultés que je rencontrais. Il fallut accepter la lenteur de la recherche événementielle et ses perpétuelles frustrations : ne pas avancer avant d'avoir tout résolu d'une question de date, de fait, de commentaire historiographique, considérés comme une vérité établie par le témoignage d'une source. Reprendre un à un tous les éléments d'une chaîne de causalité et « détricoter » tous les commentaires pour s'apercevoir du moment historiographique où s'invente une perception particulière, individuelle ou collective, du fait historique, bien souvent en liaison ou en résonance avec l'histoire contemporaine vécue par les historiens en leur temps et en leur culture.

Ma démarche se fonde donc sur le postulat d'une nécessaire renaissance d'une histoire événementielle qui seule permet de retrouver le politique dans l'histoire de l'Antiquité tardive. La trame événementielle est pourtant souvent considérée comme définitivement établie par les grandes synthèses de nos prédécesseurs, celles d'E. Stein ou d'A.H.M. Jones<sup>6</sup> et ne nécessitant pas de réelles remises en question. Il me semble que beaucoup d'historiens antiquisants se sont longtemps laissés persuader qu'il n'y avait plus rien à entreprendre de neuf dans le domaine de l'étude des faits et de la chronologie, tant ils étaient parfois écrasés eux-mêmes par le jugement quelque peu

4. L'histoire événementielle et politique est, me semble-t-il, la parente pauvre de la recherche française en histoire ancienne depuis deux décennies. L'histoire religieuse et anthropologique, l'histoire des mentalités et des représentations et une approche littéraire des sources sont désormais dominantes dans l'enseignement et la recherche des universités françaises. Au moment où certains souhaiteraient voir disparaître l'histoire ancienne et l'histoire médiévale des concours de l'enseignement secondaire, il serait peut-être utile de s'interroger sur cette lacune et l'image qui en ressort dans la communauté des historiens.

5. Greg. de Tours, *Historiae Decem Libri*, II, 37 ; Procope, *De Bello Gothico*, V, 12, 41-48, éd. Loeb, t. III, p. 128-130. En 1996, j'ai présenté au Musée de Lattes sur ce sujet une communication au cours d'un colloque qui ne fut malheureusement jamais édité. Sur le site de la bataille, cf. LE ROUX H., « Recherches sur le lieu et la victoire de Clovis sur les Wisigoths en 507 (à Vouillé, Vienne?) », *Bull. Soc. Antiq. Ouest*, 1993, ser. 5, 7, 3, 1993, p. 177-198. Voir aussi SAIITA B., « Teodorico di fronte a Franchi e Visigoti (a proposito della battaglia di Vouillé) », *Cultura e società nell'Italia medievale, Studi per Paolo Brezzi*, 2, Rome, 1988, p. 737-750.

6. STEIN E., *Histoire du Bas-Empire*, éd. et trad. franç. PALANQUE J.-R., Paris, 1959 et *idem, Opera minora selecta*, éd. PALANQUE J.R., Amsterdam, 1968 ; JONES A.H.M., *The Later Roman Empire*, Londres, 1964.

méprisant de leurs confrères des autres périodes quant à la pauvreté de nos corpus documentaires.

L'histoire événementielle est ainsi quelque peu délaissée au profit d'études sur les transformations des mentalités et des croyances religieuses, comme si ces dernières n'avaient aucun lien avec l'évolution politique du monde romain et comme si le fait religieux était le seul phénomène historique marquant de ces siècles de la Transition. L'histoire événementielle est également délaissée au profit d'une étude ethnographique ou archéologique des peuples dits barbares qui oblitère le rôle politique et la profonde acculturation de ces derniers, facteurs importants de leur intégration parmi les élites dirigeantes de l'Occident romain.

Cette absence du politique explique à mon avis le retour, dans les débats actuels entre historiens, de l'éternel balancement entre la théorie du déclin de l'Empire romain et celle de l'absence de décadence<sup>7</sup>. Ces deux visions sont à mon sens tout aussi déformées et déformantes l'une que l'autre<sup>8</sup>. Au travers de l'exemple des relations entre les Wisigoths et l'Empire romain, j'espère pouvoir proposer, non une image apaisée voire édulcorée du v<sup>e</sup> siècle, mais tout simplement une histoire des rapports de force politiques entre des groupes aux intérêts divergents au départ, mais qui durent, pour leur survie respective, aboutir à accepter et même promouvoir une solution de compromis qui leur fut très largement imposée de l'extérieur, en l'occurrence par Byzance.

À l'issue de cette recherche, la terminologie conventionnelle, « le royaume wisigothique de Toulouse », me paraît de moins en moins convenir à l'objet de mon étude. Je ne peux en effet que difficilement dénommer ainsi la zone où se trouvèrent les Wisigoths en Gaule, pas plus pour la période avant 477, où nous nous trouvons toujours en Gaule romaine, province de l'Empire romain d'Occident, qu'après cette date du traité entre Euric et Odoacre où l'on a désormais affaire à un grand royaume d'Aquitaine et d'Espagne wisigothique entre 477 et 511, puis au royaume ostrogothico-wisigothique d'Italie et d'Espagne de 511 à 531. Si j'ai fini par définitivement penser que l'on ne pouvait plus utiliser les césures traditionnelles, 418 et 507, c'est parce qu'elles ne correspondaient pas à des événements majeurs de l'histoire des Wisigoths comme je le démontrerai dans le cours de cet ouvrage, et qu'elles bornaient seulement la période d'installation de ces derniers en Aquitaine. C'est pour cette raison qu'elles ont donc donné naissance à cet avatar historiographique qu'est le royaume wisigothique de Toulouse pour la période avant le dernier tiers du v<sup>e</sup> siècle.

Mon but ici ne consiste pas à écrire une « Histoire du royaume wisigothique de Toulouse » et je n'aborderai donc ni le problème des relations des Wisigoths avec la population locale, ni celui de leur installation en Aquitaine, dans les villes et les campagnes, ni encore moins celui de la politique religieuse des rois wisigoths et leur

7. Des travaux récents ont heureusement commencé de renverser cette vision, mais ils intéressent surtout le iv<sup>e</sup> siècle cf. ANDO Cl., *Imperial Ideology and Provincial Loyalty in the Roman Empire*, Berkeley, 2000 ; LENSKI N., *Failure of Empire. Valens and the Roman State in the fourth Century A. D.*, Berkeley, 2002 (The Transformation of the classical Heritage 34).

8. Voir à ce propos les excellentes réflexions de BOWERSOCK G.W., « The Vanishing Paradigm of the Fall of Rome », *Bulletin of the American Academy of Arts and Sciences*, 49, 8, 1996, p. 29-43 et de LIEBESCHUETZ J.H.W.G., « Late Antiquity and the Concept of Decline », *Nottingham Medieval Studies*, 45, 2001, p. 1-11 ; *idem*, « Late Antiquity, the rejection of « decline » and multiculturalism », éd. CRIFO G., GIGLIO S., *Atti dell'Accademia Romanistica*, XIV, Convegno Internazionale in Memoria di Guglielmo Nocera, Naples, 2003, p. 1-8 et *idem*, « Transformation and decline: are the two really incompatible? », éd. KRAUSE J.V., WITSCHEL Ch., *Die Stadt in der Spätantike. Niedergang oder Wandel?*, Colloque de Munich, 30-31 mai 2003, éd. Ch. Witschel, Stuttgart, 2006 (Historia 190), p. 463-483.

arianisme, étudiés par B. Dumézil dans *Les Racines chrétiennes de l'Europe. Conversion et liberté dans les royaumes barbares, V<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 2005, pas plus que le débat sur les objets archéologiques, les nécropoles ou les monuments témoins de la présence wisigothique dans la région. L'ensemble de ces sujets mérite une attention particulière et touche à des aspects de la recherche dont j'esquisserai plus loin les problématiques, tant ils font débat : l'ethnicité et les problèmes d'identité et d'identification, l'*hospitalitas* et ses implications foncières et/ou fiscales, enfin le degré d'acculturation des Wisigoths<sup>9</sup>. Tout au long de cet ouvrage, je serai bien sûr amenée à prendre position sur ces questions lorsqu'elles toucheront mes problématiques, mais je ne ferai qu'expliquer ma position ou mes choix personnels pour telle ou telle hypothèse sans développer davantage, car il y a là matière à la publication d'un ou de plusieurs autres livres.

Dès le départ, mon projet était de comprendre l'évolution des relations entre les Wisigoths et l'Empire romain d'Occident depuis le IV<sup>e</sup> siècle jusqu'en 476, puis entre eux et l'Empire romain d'Orient jusqu'à la mort du roi Amalaric en 531, date qui symbolise également les prémices des guerres de reconquête de Justinien. En cela, je me place rigoureusement dans une analyse géostratégique et politique et non pas dans une histoire militaire de l'Empire romain avec ses ennemis barbares. En replaçant ces relations dans le cours de la politique extérieure et dans la tradition diplomatique de l'Empire romain qui s'illustrent en partie dans les traités, je voulais essayer de comprendre le contrat juridique qui liait les Wisigoths à la puissance romaine. Grâce à l'examen d'un certain nombre d'indices dans les sources contemporaines, contradictoires avec la vulgate dessinée dès Grégoire de Tours par l'historiographie franque, puis par la tradition historique des Lumières et du XIX<sup>e</sup> siècle, cette situation juridique ne pouvait pas être, comme on l'a longtemps pensé, une indépendance territoriale accordée dès 418.

Une fois démêlé cet écheveau des relations diplomatiques des dernières décennies du IV<sup>e</sup> siècle (deuxième partie) et du début du V<sup>e</sup> siècle (troisième partie), je ne pouvais qu'immanquablement rencontrer la question de la fin de *foedus*, c'est-à-dire le débat sur la date de l'indépendance du royaume wisigothique, qui n'aurait pas été octroyée mais prise de force par les Wisigoths, un postulat posé en vérité historique intangible par la tradition historiographique (quatrième et cinquième parties). 418, 439, 451, 461, 475, toutes ces datations ont été proposées et défendues avec moult démonstrations qu'il m'a fallu disséquer une à une pour en comprendre les bien-fondés ou les *a priori*. J'en suis arrivée à la conclusion que le *foedus* ne fut jamais dénoncé par les Wisigoths et qu'il fut seulement considéré comme caduc par les deux parties lors du traité conclu en 475 entre Euric et l'empereur Julius Népos.

Mais en plus de cela, il me fallait réussir à convaincre d'un point essentiel : l'expansion territoriale des Wisigoths ne fut pas le résultat d'une longue et inexorable conquête du sud et du centre de la Gaule, dont la conquête de l'Auvergne serait l'épisode le plus pathétique, mais l'expression des conflits de politique intérieure de l'Empire romain lui-même. La relecture des sources dans laquelle je me suis engagée dans cette recherche me permet d'avancer, comme outil premier de réflexion, le primat du politique dans la compréhension des événements survenus en Gaule au V<sup>e</sup> siècle et le rôle fondamental qu'y jouèrent, d'une part les différentes tentatives d'usurpation du pouvoir impérial

9. Voir *infra* p. 27-33 et p. 171-179.

et d'autre part les prises de positions légitimistes de certains généraux, mais également des Wisigoths eux-mêmes. Ceci ne laissera pas de surprendre plus d'un, j'en suis sûre, notamment pour la période 455-476 et pour la lecture des événements qui prirent dans l'historiographie traditionnelle, le qualificatif de « conquête de l'Auvergne » et que je propose d'interpréter selon cette dialectique usurpation/légitimité (cinquième partie, chapitre X).

Les relations entretenues entre les fédérés wisigoths et les représentants du pouvoir impérial d'Occident se situaient moins, selon moi, dans la confrontation militaire systématique avec Rome que dans l'élaboration de rapports de force qui prirent en compte autant la montée des ambitions franques et burgondes dès 455 que la scène des conflits politiques du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle. Ces conflits sont mus par des acteurs nombreux qui interagissent entre eux : les différents représentants du pouvoir romain, empereurs légaux et usurpateurs, patrices et généralissimes, seigneurs de la guerre, mais aussi les défenseurs de la légitimité ou de la dissidence gauloise que l'on peut entrevoir au travers des rivalités de clans de l'aristocratie romaine de Gaule tout le long du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle.

Ce dernier point intéresse vivement l'interprétation de ce qui a pu être considéré comme des confrontations militaires entre Rome et les rois wisigoths, notamment la cession de la Narbonnaise en 462 ou bien celle de l'Auvergne en 475. La lutte des aristocraties locales gauloises, d'une part pour leur survie politique face au pouvoir romain d'Italie jusqu'en 476 et d'autre part pour le maintien de leur pouvoir économique et social face aux élites barbares dès l'installation de ces derniers, est un élément important de la trame historique de la Gaule du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle et un élément passionnant à découvrir au travers du témoignage, souvent édulcoré ou délibérément travesti, de Sidoine Apollinaire.

Il faut donc se départir de la vulgate traditionnelle qui traduit en termes de conquêtes et d'expansion en tache d'huile d'un *regnum* wisigothique ce qui doit d'abord se concevoir en termes de rapports de force géostratégiques des fédérés wisigoths avec toutes les forces militaires rivales en présence en Gaule et en Espagne au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle. L'analyse des formes et des phases de l'expansion territoriale en Gaule et en Espagne illustre sur le terrain ces relations complexes qui ne doivent jamais être détachées des relations internationales de l'époque et notamment de la pression vandale exercée à partir de 429 depuis l'Afrique sur l'Occident, mais également sur l'ensemble de la Méditerranée (cinquième partie).

C'est pourquoi il me semble désormais évident que la stratégie wisigothique fut dans l'ensemble défensive et non pas offensive, comme on la voit souvent interprétée. Pour en faire la démonstration, j'ai délibérément donné à mon travail une présentation chronologique et fait le choix d'un récit événementiel qui pourra passer, selon les modes actuelles de l'écriture de l'Histoire, pour passiste ou archaïque, mais j'ai déjà expliqué pourquoi j'assume ce retour à l'écriture événementielle de l'Histoire.

La poussée vers la Loire des Wisigoths à partir des années 460-470 fut pour ces derniers, me semble-t-il, le moyen de constituer un glacis défensif entre d'une part les territoires contrôlés par les Francs et les Burgondes et d'autre part les zones que les Wisigoths entendaient conserver, surtout si le pouvoir impérial occidental disparaissait et que les *regna* devenaient alors tous, de ce fait, indépendants et donc inévitablement rivaux, sans contrepoids stabilisateur du contrôle impérial. Il me semble en effet que l'on a souvent oublié à quel point la disparition du pouvoir romain d'Occident

n'était pas forcément une bonne affaire pour ceux que l'on a coutume d'appeler les Barbares! Or les zones stratégiques décisives pour les Wisigoths furent très tôt, dès le milieu du v<sup>e</sup> siècle, celles en communication avec l'Espagne: la Narbonnaise, la Novempopulanie, le sud de l'Aquitaine Seconde et bientôt la Provence pour se protéger plus efficacement des Burgondes. La conquête de l'Auvergne en 475 ne me semble pas ressortir d'une autre stratégie (Cinquième Partie).

La période 477-531 doit être considérée à mon sens comme une phase cohérente de l'évolution du royaume wisigothico-ostrogothique, pendant laquelle la date de la bataille de Vouillé apparaît comme une césure, non comme un *terminus post quem*. À partir de 477, nous entrons dans une phase nouvelle de l'histoire des Goths installés en Gaule du Sud, malheureusement extrêmement difficile à circonvenir, faute de sources. La constitution d'un royaume romano-barbare en Italie, directement sous la tutelle institutionnelle et diplomatique de Constantinople modifie profondément les relations internationales de l'Empire romain. Chaque entité romano-barbare installée dans la *pars Occidentis* voit son identité et ses relations avec l'empereur modifiées par cette nouvelle donne institutionnelle. Le royaume wisigothique de Toulouse, désormais un ensemble autonome reconnu par l'Orient, s'ancre dans une réalité territoriale hispano-gauloise qui fait basculer vers la péninsule Ibérique l'horizon stratégique des Wisigoths. Si les premières migrations de populations gothiques en Espagne ne sont attestées par les sources écrites qu'en 494, on peut supposer qu'elles ont été, comme les récentes recherches archéologiques semblent le confirmer, plus précoces. L'Espagne a sans doute dès 477, donc 30 ans avant la bataille de Vouillé, constitué la zone principale du territoire qu'il fallait absolument conserver et protéger, en dépit ou à cause de la progression franque et burgonde, quitte à sacrifier la part la moins intéressante, c'est-à-dire la zone septentrionale du *regnum* (Epilogue).

Ce fut la politique mise en œuvre après 511 par Théodoric le Grand devenu le roi d'un grand royaume ostrogothico-wisigothique, réunissant l'Italie et ses marges, la Provence et la Septimanie à la péninsule Ibérique et qui allait perdurer jusqu'en 531. Cette période nous a semblé ressortir surtout de l'histoire du royaume ostrogothique. C'est pourquoi nous ne l'avons abordée que de manière très résumée, en guise d'épilogue.

À l'heure de publier cet ouvrage, je pense tout d'abord à mes maîtres trop tôt disparus qui ont illuminé les plus belles années de mes recherches en Antiquité tardive: Pierre Bonnassie, Yvette Duval, Claude Lepelley, Jean-Charles Picard et Charles Pietri. J'ai reçu leur savoir et leur aide, leur écoute et leurs conseils tant de fois qu'ils demeurent toujours très présents dans ma pensée. Pendant plusieurs années Jean-Michel Carrié, Directeur d'Etudes à l'EHESS a eu la gentillesse d'accepter de diriger ce travail et je le remercie infiniment pour tout ce qu'il a fait, tant sur le plan scientifique que sur le plan amical, pour que ce travail parvienne à son aboutissement. Je voudrais ensuite remercier tous mes collègues de l'équipe CNRS de la « Topographie chrétienne des cités de la Gaule des Origines au milieu du viii<sup>e</sup> siècle », de leur studieux compagnonnage depuis trente ans et parmi eux surtout Brigitte Beaujard, le regretté Jacques Biarne, Charles Bonnet, Nancy Gauthier, Philippe Pergola, Luce Pietri, Françoise Prévot, Jean-François Reynaud, Jean Terrier, mes amis fidèles qui ont fait le succès du colloque que j'ai organisé à Toulouse en 2003 sur « Les origines de la paroisse rurale en Gaule méridionale du iv au ix<sup>e</sup> siècle ».

Je remercie Benoît Cursente et Mireille Mousnier de tout ce qu'ils ont entrepris pour que je puisse continuer à travailler dans mon domaine de recherches en m'offrant des espaces de dialogues au sein du Laboratoire FRAMESPA CNRS UMR 5136 et des conditions de travail exceptionnelles, notamment en favorisant mon obtention d'une délégation au CNRS qui m'a permis d'éditer rapidement le colloque de 2003 et de poursuivre la rédaction de mon habilitation à la direction de recherches dont cet ouvrage est la publication. Je me plais tout particulièrement à remercier le CNRS, non seulement pour cette délégation, mais tout simplement parce qu'il n'est plus bel endroit pour un chercheur qu'un laboratoire du CNRS pour travailler collectivement et individuellement, y compris en sciences humaines et sociales.

Cette habilitation à la direction de Recherches fut soutenue le 21 novembre 2008. Le jury était composé de Madame Françoise Prevot, professeur émérite à l'université Paris Est-Paris XII Val-de-Marne, de Madame Régine Le Jan, professeur à l'université Paris I-Sorbonne et de Messieurs Jean-Michel Carrié, directeur d'étude à l'EHESS, Ralph Mathisen, professeur à l'université d'Illinois, États-Unis, Philippe Pergola, directeur de recherches au CNRS et Robert Sablayrolles, professeur à l'université de Toulouse-II-Jean Jaurès que je remercie tous d'avoir lu mon travail avec intérêt, comme le fit par la suite Walter Goffart. Mais si j'ai pris en compte leurs remarques et leurs encouragements à publier ce travail, j'assume entièrement la responsabilité personnelle de l'ensemble des théories que je propose et que je livre aujourd'hui à un public élargi à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la fin de l'Empire romain d'Occident.

Depuis mon élection en tant que professeur d'histoire romaine à l'université de Caen en septembre 2013, c'est le Laboratoire Centre Michel de Bouärd, Centre de recherches archéologiques et historiques anciennes et médiévales CRAHAM UMR (UCBN/CNRS) 6273 qui m'a accueillie comme membre permanent et qui m'a permis d'achever le travail de relecture de mon manuscrit en vue de sa publication aux Presses universitaires de Rennes. Je remercie tout particulièrement son actuel directeur, Pierre Bauduin, de toute l'aide qu'il m'a amicalement accordée pour achever les derniers mètres de ce long chemin.

Je pense maintenant à tous les collègues et amis avec qui j'ai pu parlé de « mes Wisigoths » et également des paroisses rurales, surtout dans le cadre du Séminaire Pierre Bonnassie et désormais à Caen : Jean-Loup Abbé, Josiane Barbier, Pierre Bauduin, Luc Bourgeois, Hélène Debax, Véronique Gazeau, Florent Hautefeuille, Stéphane Lebecq, Laurent Macé, Nelly Pousthomis, Christine Rendu, Laurent Schneider, Philippe Sénac, Roland Viader et à mes collègues et amis archéologues Jean-Pierre Bost, Emmanuelle Boube, Jean-Luc Boudartchouk, Brigitte Boissavit-Camus, Isabelle Cartron, Jean-Paul Cazes, André Constant, Jean Guyon, Marc Heijmans, Christophe Pellecœur, Claude Raynaud, Robert Sablayrolles, Christian Sapin, Elisabeth Zadora-Rio, à mes collègues et amis étrangers, notamment Raymond Brulet, Peter Brown, Éric Fournier, Andrea Giardina, Walter Goffart, Guy Halsall, Michael Kulikowski, Jorge Lopez Quiroga, Ralph Mathisen, Gernot Müller, Philipp von Rummel, Bailey Young, Gisela Wataghin, Chris Whickham, le regretté Dick Whittaker, Ian Wood et à tous ceux que je ne nomme pas ici, mais qui ont prêté une oreille attentive à ces questions si barbares et décadentes... Je voudrais également remercier tous mes étudiants et notamment Marielle Bonzom, Nathalie Copetti, Marlène Grima-Jourda, Bernard Grouillet, Fernand Peloux, Guillaume Sartor, Clément Venco-Salaün ainsi

que Marie Roux avec lesquels j'ai pu « tester » mes hypothèses de travail pendant mes cours et mes directions et séminaires de masters et dont le dynamisme a souvent accompagné la rédaction de ce travail, achevé en 2008<sup>10</sup>. Je remercie avec reconnaissance toutes les bibliothécaires et notamment celles du service du prêt inter-bibliothèques de l'université de Toulouse-Jean Jaurès qui m'ont toujours grandement facilité la collecte de la documentation nécessaire à mes recherches.

Il me reste à remercier celui sans qui cet ouvrage n'existerait pas, Pierre Corbel, le directeur des Presses universitaires de Rennes, qui a bien voulu accueillir mon travail dans la collection Histoire ancienne de sa maison d'édition, et sa collaboratrice A. Brun.

---

10. La bibliographie est donc arrêtée pour l'essentiel à l'année 2008. J'ai malgré tout signalé parfois en note quelques travaux ultérieurs qui pouvaient illustrer une démonstration de manière plus pertinente. La bibliographie générale comporte une section additionnelle qui présente les publications majeures parues après cette date.